

note, et qui, en voyant cet homme presque toujours et exclusivement occupé de sa famille et de lui, pourraient le taxer d'égoïsme, suspendent leur jugement. Je l'ai vu, l'année dernière, accourir de son habitation, à Vitry-sur-Seine, dont il est éloigné d'environ dix portées de fusil, je l'ai vu se précipiter dans une maison embrasée, monter sur le toit, faire d'inutiles efforts pour éteindre la flamme, et tomber malheureusement avec une partie de chevron brisé; j'ai aidé à le relever et à le conduire chez lui malgré lui-même; il voulait, quoique blessé, remonter à l'échelle. Pourquoi donc, en criant sans cesse à l'égoïsme, ne cherche-t-on pas à désigner, par des caractères certains, les traits de ce vice hideux? Qu'il est bon citoyen, qu'il est utile à son pays, celui qui passe tout son temps à bâtir sa propre maison, à creuser son puits, à cultiver son champ, à faire paître son bétail, à nourrir sa femme, élever ses enfans, et à voler au secours de ses voisins, mais seulement lorsqu'ils ont réellement besoin de lui! Une dernière réflexion: si un malheureux hasard ne m'eût pas montré cet homme, aussi actif à secourir les autres, que constant à s'occuper de son bien-être, peut-être qu'entraîné par un faux préjugé, je ne lui eusse pas soupçonné cette vertu: aurais-je été le seul à porter ce jugement?

SILVESTRE.

## RENSEIGNEMENTS

*Sur les charbons et bois fossiles découverts lors de la fondation du pont de la Révolution;*

Par le C.<sup>ie</sup> DEMOUSTIER, ingénieur en chef des travaux publics du département de Paris.

EN 1787, faisant les fouilles de la culée de la culée de ce pont, du côté de la place de la Révolution, on a découvert, à 16 pieds environ au-dessous du niveau de la place, et à 6 pieds au-dessus des basses eaux, un tronc de chêne de 18 pouces de diamètre, avec son écorce, sur laquelle on remarquait encore de la mousse bien conservée. L'intérieur de cet arbre était très-sain et très-solide, la couleur seulement en était un peu altérée.

En 1789, en construisant le batardeau de la deuxième pile du côté de la place, on a encore découvert, peu au-dessous du niveau du lit de la rivière, un tronc d'arbre de 18 à 20 pieds de longueur, et 12 à 18 pouces de diamètre, que l'on a aussi jugé être un chêne. Il était dépouillé de son écorce, néanmoins assez sain, quoique de couleur d'ébène. Il n'y avait aucune apparence de charbon fossile.

Dans les fouilles de la culée et des murs de quai du même côté, sous un lit de terre franche assez grasse, à 22 pieds environ au-dessous du niveau de la place, à-peu-près à la hauteur des basses eaux, on a découvert sur deux à deux pieds

et demi de hauteur, plusieurs veines de tourbe dont l'étendue en longueur et largeur variait beaucoup. Leurs épaisseurs différaient entr'elles et variaient depuis 1 jusqu'à 9 et 10 pouces au plus.

Les veines supérieures étaient minces, très-compactes, d'une légère couleur brune, marbrée, mêlées de terre et d'une grande quantité de débris de petits coquillages blancs, et très-légères. Elles étaient séparées par des couches de terre de peu d'épaisseur, et se divisaient par feuilletés entre lesquels on distinguait des débris de végétaux pourris. Cette tourbe exhalait une odeur extrêmement forte de foie de soufre, due au gaz qu'elle contenait, et que l'on voyait souvent s'échapper en bulles dans les parties imprégnées d'eau.

Les veines inférieures reposant sur la glaise, étaient plus épaisses dans quelques parties que les veines supérieures; la tourbe en était d'un brun noirâtre, compacte, pesante, grasse, plus homogène, et se coupant plus facilement à la bêche que celle des veines supérieures. On y distinguait aussi des débris de végétaux décomposés.

Cette dernière tourbe en séchant, s'est gercée en différens sens, et a acquis une dureté considérable. Mise au feu, elle a brûlé très-difficilement, en exhalant une odeur extrêmement désagréable. Elle a produit des scories qui, après l'entière combustion, étaient faciles à réduire en une cendre grisâtre dont le volume était à-peu-près moitié de celui de la tourbe qui l'avait produite.

---

*Nota.* Dans la fouille du grand puits de l'École-Militaire, commencée en 1751, et finie en 1753, on a trouvé, à 24 ou 25 pieds de profondeur, dans un banc de glaise

ardoisée, des morceaux de bois pourri : 44 pieds plus bas, après avoir traversé plusieurs bancs de glaise et un banc de roc très-dur et bien entier, on a rencontré aussi du bois pourri dans un banc formé de morceaux de roche brisés. Enfin il s'est trouvé encore du bois en morceaux de 8, 10 et 12 pouces de longueur, sur 4 à 5 de diamètre, dans une glaise sableuse mêlée de pyrites, 8 à 9 pieds plus bas, et par conséquent à une profondeur totale de plus de 78 pieds. (Voyez la première partie du *Mémoire de Guettard sur les Poudingues*. *Mém. de l'Académie*, 1753.)

Il paraît, d'après les arbres déposés ainsi dans la vallée de la Seine, et ensevelis à des profondeurs inégales, sous les matières qui s'y sont déposées, que la rivière chariait anciennement, comme celles de l'Amérique septentrionale et de la Sibérie, des arbres qu'elle arrachait de ses bords.

L'île de Chatou paraît devoir sa naissance à un amas d'arbres. On y découvre, à une certaine profondeur, des arbres tout entiers couchés dans différens sens, et d'une grosseur très-considérable, dont quelques-uns paraissent être des chênes et des noisetiers, par les fruits qu'on a trouvés dans la terre qui les recouvre. (*Mém. de Leroux cité par Guettard.*) On en a encore vu dans quelques autres endroits le long de la Seine, entre Chatou et Saint-Denis. Enfin les glaisières de Gentilly contiennent aussi des morceaux de bois pénétrés de parties pyriteuses.

On voit, par le récit que fait César de l'expédition de Labienus contre les Gaulois commandés par Camulogène, que tous les environs de Paris étaient couverts d'eaux que la Seine laissait probablement dans ses inondations. Camulogène voyant que toute cette contrée ne formait qu'un immense marais dont les eaux s'éconlaient dans la Seine, et qui rendait le pays facile à défendre, s'arrêta dans cet endroit et résolut d'y attendre les Romains qui venaient de Sens, et de leur disputer le passage. Le général romain (Labienus) tenta de se frayer une route sur le marais avec des fascines et de la terre; mais il ne put y réussir, et remontant alors jusqu'à Melun dont il s'empara, il réunit 50 barques, et les ayant chargées de soldats, se mit en devoir de descendre par la rivière à Paris, à la

faveur du courant. Mais les Gaulois mirent le feu à cette ville, rompirent les ponts et se placèrent au-delà du marais, du côté opposé à celui qu'occupaient les Romains. Ce fut là qu'ils furent entourés et défaits, le lendemain, par les Romains. La déroute fut générale, et ceux qui ne purent se réfugier dans les bois ou sur les hauteurs, furent taillés en pièces par la cavalerie. Ces détails jettent quelque jour sur l'ancien état du pays à cette époque où Paris, qui portait encore le nom de *Lutetia*, était renfermé dans les limites étroites de l'île de la Cité. Ils prouvent que ses environs étaient couverts de bois et de marais, principalement en remontant vers Melun, qui est précisément la partie de la rivière où le citoyen Michaut a trouvé les arbres dont il a fait usage.

---

## EXTRAITS

### D'OUVRAGES ÉTRANGERS.

---

*ITINÉRAIRE du Gothard, d'une partie du Valais et des contrées de la Suisse, que l'on traverse ordinairement pour se rendre au Gothard; accompagné d'une carte lithographique des environs de cette montagne;*

Publié par CHRÉTIEN DE MECHÉL. Bâle, 1795, un vol. in-8.<sup>o</sup> de 143 pages.

L'AUTEUR prévient, dans un avertissement, qu'il a suivi dans cet ouvrage le même plan adopté par le citoyen Berthout, dans son *Itinéraire de la vallée de Chamounix, d'une partie du bas Valais et des montagnes avoisinantes*, imprimé en 1790, à Lausanne, chez Jean Mourer, et qui forme un volume de 233 pages.

Les ouvrages du genre de celui-ci sont très-commodés pour les voyageurs, auxquels ils présentent l'indication des routes qu'ils doivent suivre, la description abrégée des lieux principaux, enfin de courtes notices sur les points de vue, les curiosités naturelles et l'industrie des pays qu'ils ont à traverser. Ils dispensent de transporter plusieurs ouvrages volumineux qu'il est souvent difficile de se procurer, et toujours embarrassant de porter avec soi dans les montagnes. Ceux qui desireroient puiser immédiatement dans les sources, peuvent consulter les ouvrages suivans :